

temps difficiles que nous traversons. Deux nouveaux ouvriers sont prêts à partir : l'un, M. Vernier, pour Taïti, où M. Atger attend avec tant d'impatience un collaborateur dans les travaux du saint ministère ; l'autre, M. Guindet, pour le Sénégal, où M. Andrault porte seul le poids d'une mission importante. Chacun peut supposer quel doit être l'état de nos finances après les secours exceptionnels que nous avons dû accorder à nos missionnaires du Sud de l'Afrique et à leurs troupeaux affamés, après les achats de terrain et les constructions qu'il a fallu faire à Taïti. Un déficit de 70,000 fr. nous paralyse entièrement à l'heure où nous sommes. Oh ! qu'on nous vienne en aide et qu'on le fasse promptement. Dieu sait s'il nous répugne de parler de tels embarras ; mais nous nous adressons à des frères qui veulent que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver la mission du Lessouto et que nous ne négligions aucun des devoirs qui s'imposent à nous dans celles de nos colonies que le Seigneur nous a ouvertes. Il est facile à ces frères de se mettre à notre place. Ne se sont-ils pas déjà dit, plus d'une fois, que sans des secours exceptionnels, il nous serait impossible de sortir des perplexités où nous sommes ?



MISSION DU LESSOUTO.

Voyage d'exploration de M. GERMOND.

Nous disions, dans notre dernière livraison, que M. Germond, sans abandonner encore tout espoir de rentrer un jour dans la station dont il a été expulsé, était allé voir s'il ne trouverait point, dans la Cafrerie indépendante, des terres inhabitées où il puisse, si les événements l'y forcent, conduire les membres de son troupeau. De retour de cette excursion, il nous a écrit un rapport qu'il ne destinait point

à la publicité et qui roulant, en très-grande partie, sur les dispositions des tribus avec lesquelles on serait en contact, sur la nature des relations qu'il conviendrait d'établir avec elles, n'offrirait, en effet, dans son ensemble, que peu d'intérêt à la généralité de nos lecteurs, Nous regrettons qu'il en fût ainsi, lorsqu'une lettre que notre ami a écrite à ses parents et que ceux-ci ont eu l'obligeance de mettre à notre disposition, est venue nous fournir le moyen d'ajouter aux trop courts paragraphes que nous eussions pu extraire du rapport, des récits qui seront du goût de tout le monde.

M. Germond, s'adressant au Comité, dit d'abord, sur la position présente de ses enfants en la foi, quelques mots pleins d'un intérêt tout à la fois douloureux et réjouissant.

« Les membres de mon troupeau sont dispersés, les uns dans la Colonie du Cap, les autres dans le pays de Morosi, où ils se trouvent sous les soins personnels de M. Ellenberger; d'autres enfin, en petit nombre, sont demeurés à Thabana-Morèna, ne pouvant se résoudre à abandonner leur pays natal avant que d'en être expulsés. J'ai eu l'occasion de visiter ces derniers une fois depuis Aliwal. Arrivé au milieu d'eux à l'improviste, un samedi soir, j'eus la joie de voir qu'ils s'étaient déjà rassemblés pour les services du lendemain. Non-seulement mon absence n'avait occasionné aucune interruption dans la célébration du culte, mais la conduite des membres de l'Eglise avait continué d'être satisfaisante, et même plusieurs personnes en état de chute paraissaient vivement repentantes. A certains égards, ce n'est pas un mal pour nos chrétiens bassoutos que d'être quelque peu abandonnés à eux-mêmes; ils apprendront à regarder un peu moins à leurs missionnaires et un peu plus à Jésus-Christ, ainsi qu'à comprendre qu'il existe une responsabilité mutuelle entre les membres de l'Eglise. Quant à moi, si jadis j'ai pu penser que les progrès de l'œuvre étaient lents, bien lents, aujourd'hui, depuis cette guerre, je me vois forcé de reconnaître que l'Evangile a poussé

chez les Bassoutos de plus profondes racines que je ne l'aurais cru. »

Arrivant à son voyage, M. Germond écrit ce qui suit :

« Mon départ fut assez triste, et si j'eusse ajouté foi à tous les présages sinistres qui se succédaient, jamais je n'aurais osé me mettre en route. Tout conspirait contre moi. Durant trois jours j'essayai de partir et toujours j'étais arrêté par quelque contre-temps. Tantôt c'étaient les chevaux qui se cabraient et rompaient leurs harnais, tantôt c'était la pluie qui tombait à torrents; c'était ceci, c'était cela, si bien qu'un de mes vénérables collègues me dit un jour : « Frère Germond, on dirait que Dieu n'approuve pas ce voyage. » Je n'en persistai pas moins, et, un certain vendredi, je réussis à quitter Aliwal par une pluie battante. Au bout de quelques heures, mes chevaux étaient rendus, si bien qu'ayant voulu leur faire traverser certain marécage, j'y restai embourbé. Un peu avant la nuit, un Boer vint à passer et il eut pitié de moi. A l'aide de ses gens nous parvinmes à dégager ma cariole, et comme la pluie recommençait de plus belle, je fus tout heureux d'accepter l'hospitalité que ce compâtissant samaritain voulut bien m'offrir. »

« Après trois jours de voyage, j'arrivai à Masithisi, petit coin de terre qui appartient encore aux Bassoutos par le fait qu'il se trouve situé de l'autre côté de l'Orange. J'y trouvai nos amis Ellenberger en train de lutter contre les difficultés d'un nouvel établissement. L'endroit est fort beau, mais comme il était déjà en partie occupé lors de l'arrivée du missionnaire, je me demande si beaucoup de nos chrétiens pourraient y trouver place, à part ceux de Béthesda. Si la guerre recommence, cette localité courra grand risque d'être englobée par les Boers. » (1)

« J'avais espéré pouvoir franchir les montagnes avec mon char, mais à Masithisi, on me prouva clairement qu'il n'y

(1) Aussi, pour le présent, l'installation de M. Ellenberger n'est-elle que provisoire.
(Note des Rédacteurs).

fallait pas songer. Il ne m'arrangeait guère d'être obligé de laisser derrière moi la moitié des effets que j'avais apportés et qui se réduisaient au strict nécessaire. Je fis dételer les chevaux ; on les chargea de couvertures, de paquets, et laissant mon véhicule à la garde de mon fidèle Abraham, je pris congé des chrétiens de l'endroit. La première journée nous amena au pied de la chaîne qui sépare le Lessouto de la Cafrerie. Nous étions bien fatigués ; la chaleur avait été étouffante et la route était presque impraticable ; mais comme l'endroit choisi pour le bivouac était des plus pittoresques, au bord d'une rivière ombragée d'oliviers séculaires, que, de plus, la lune était dans son plein, et qu'enfin le bois de chauffage ne faisait pas défaut, nous nous sentîmes bientôt frais et dispos. Assis autour d'un feu magnifique, nous chantâmes des cantiques jusqu'après minuit, puis chacun s'enroula dans sa couverture et s'endormit d'un profond sommeil malgré les aspérités du sol. »

« Le lendemain, au lever du soleil, nous étions en selle, et, pendant plusieurs heures, nous remontâmes une charmante rivière qui coule à travers des gorges aussi étroites que celles de la Suisse. Notre cavalcade se composait de sept hommes et de douze chevaux ; aussi ne courions-nous pas risque d'être inquiétés par les voleurs qui pullulent dans ces quartiers. Vers le milieu du jour, nous étions arrivés au haut de la chaîne. Rien de plus désolé que les plateaux que l'on trouve au sommet de ces montagnes. Le froid excessif qui y règne toute l'année y tue toute végétation ; on n'y trouve ni forêts, ni sources, ni verdure ; rien qu'un gazon jaunâtre et souffreteux, moucheté çà et là par des touffes de jonc. On rencontre des fondrières à chaque pas. Ce massif de montagnes qui sépare le Lessouto de la Cafrerie couvre une étendue considérable et, pour peu qu'elles fussent habitables, nos Bassoutos pourraient s'y réfugier et nous les y suivrions. Telles qu'elles sont, elles ne peuvent

offrir asile qu'à des bandes de pillards, car le blé ne peut y croître.»

« Le versant de la montagne du côté de la Cafrerie est très élevé, mais une fois arrivé au bas, on trouve d'immenses plaines que des collines abruptes traversent en divers sens. Une d'entre elles porte le nom de *Malatiélé*. Il y a là un certain nombre de Bassoutos qui s'y sont établis depuis quelques années. Ils me reçurent fort bien. Le pays doit être malsain, car, faute de canaux d'écoulement, les eaux de pluie forment partout des marais d'où s'élèvent, soir et matin, d'épais brouillards. Les indigènes paraissent n'en pas souffrir; il est vrai qu'ils ne sont établis là que depuis quatre ans et qu'ils se sont perchés sur des crêtes élevées. »

« Le pays qui s'étend au pied de la chaîne est inhabité depuis Malatiélé jusque près de la frontière de la Colonie du Cap. Pendant deux jours entiers, nous voyageâmes sans rencontrer un seul village, les Cafres préférant habiter le littoral de la mer, à proximité des vastes forêts où ils peuvent se réfugier avec leur bétail en temps de guerre. Les montagnes sont moins hautes que celles du Lessouto, le terrain plus sablonneux et, je crois, moins fertile; en revanche, des bouquets d'arbres sont épars sur les flancs des collines. Le climat est chaud et humide, mais sans être malsain, aussi longtemps, du moins, qu'on ne se rapproche pas de la mer. »

« Ayant trouvé ce que je désirais, un pays inhabité, mais habitable, il ne s'agissait plus pour moi que de sonder les dispositions des chefs des tribus voisines. Aussi tout en continuant de longer le fleuve Unzimvoubou, je commençai à tirer vers la droite, afin de gagner les villages des Cafres Amabakas. »

« Leur chef, nommé Seloniané, un tout jeune homme, me reçut poliment, froidement, gravement. Quelle différence entré ces Cafres entièrement nus, sauvages, à la face hau-

taine et nos Bassoutos, si affables, et sinon toujours habillés, du moins toujours décents ! Cette tribu a été de tout temps l'alliée de Moshesh, aussi ne fus-je pas surpris d'entendre Seloniané me dire que les Bassoutos étaient ses amis et que ceux qui voudraient se réfugier près de lui seraient les bienvenus. Je le revis le lendemain à Thsungwana, station missionnaire qui appartient aux Wesleyens, et il me parla dans le même sens. Cette station est assez considérable, mais comme elle se trouve placée sur la frontière des Amafondas, on y jouit de peu de tranquillité. Dernièrement une grande bataille a eu lieu entre les Amabakas et les Amafondas, et le chemin était encore couvert de crânes et d'ossements humains quand j'y passai. »

« Je tenais à avoir aussi une entrevue avec le chef des Amafondomisi, qui habite près de là et qui a eu plus d'une occasion de se plaindre de Moshesh. Je me dirigeai sur Shawbury, autre station wesleyenne qui relève du chef en question. J'y fus bien reçu par M. Gedye qui me mena voir la cataracte de la Tsitsa qui vaut vraiment la peine d'être visitée; on l'admirerait même en Suisse. »

« Après avoir passé trois jours sous le toit hospitalier du missionnaire, je me rendis à la résidence de Umblonhlo. Cette fois, mes fidèles Bassoutos refusaient de m'accompagner. « Nous n'irons pas » disaient-ils, « il nous tuera, ou tout au moins s'emparera de nos chevaux, etc. » Je leur fis observer qu'il était trop tard pour reculer, qu'après avoir tant fait que de pénétrer aussi avant sur le territoire du chef, ce serait l'offenser gratuitement que de passer devant son domicile sans lui rendre visite; bref, je les persuadai. On nous avait dit de nous tenir sur nos gardes avec Umblonhlo. Il est méchant, surtout quand il est ivre. Nous le trouvâmes au gué d'une rivière, occupé à rançonner quelques infortunés voyageurs, que leur mauvaise étoile avait amenés là. Jamais je n'ai vu de figure si peu avenante que la sienne, elle porte l'empreinte de tous les vices, l'orgueil en première

ligne. Je n'eus cependant pas à me plaindre. Quand j'expliquai l'objet de ma visite, le chef nous invita à nous retirer afin qu'il pût en conférer avec ses conseillers; puis il nous rappela, me posa diverses questions et finit par dire : « Tu peux venir, car tu es un missionnaire et je sais que les gens du missionnaire sont des gens de paix, mais si un chef mossouto venait avec toi, je vous chasserais. » Je m'expliquai, il m'écouta, il répliqua, je répliquai et l'entrevue finit là. J'avais lieu d'être reconnaissant envers le Seigneur, car certes je m'étais attendu à une opposition terrible. »

« Dès lors nous n'avions plus qu'à regagner nos foyers et c'est ce que nous fîmes en remontant le long de la rivière Tèma. Mes guides ne connaissaient pas la contrée. Nous marchâmes pendant trois jours à travers un pays complètement inhabité. Nous nous égarâmes pendant une journée tout entière, mais enfin nous pûmes arriver au col de la montagne. Le dimanche fut consacré au repos; une pluie battante s'étant mise de la partie, nous trouvâmes à nous réfugier dans une caverne, où nous passâmes une charmante soirée à causer et à chanter des cantiques auprès d'un bon feu, dont l'orage nous chassait bien les étincelles au visage, mais, en Afrique, on est habitué à cela. »

« En rentrant à Masithisi, je me séparai de mes fidèles et dévoués compagnons de voyage, dont les soins affectueux m'ont attaché encore davantage à mon troupeau de Thabana-Morèna. Je transcrirai une partie de la prière que prononça l'un d'eux avant de nous séparer. Elle exprime naïvement les sentiments de reconnaissance qui remplissaient nos cœurs : « O Seigneur, que tu es bon ! disait-il, tu nous
« as soignés comme une mère soigne son enfant ! Nous
« n'avions pas de fusils, car notre missionnaire nous avait
« défendu d'en prendre ; ce pays est infesté de voleurs,
« mais ils ne nous ont pas vus ; les montagnes sont pleines
« de léopards, et tu les as tenus à l'écart ; ces rochers sont
« la demeure de serpents venimeux, et aucun d'eux ne nous

« a mordus ; pendant trois semaines que nous avons dû passer la nuit sans abri, nous n'avons été mouillés qu'une seule fois ; enfin nous avons à voyager parmi des peuples des étrangères dont les unes passent pour hostiles, et toutes nous ont donné de bonnes paroles. » — Oui vraiment l'Eternel est bon et sa miséricorde dure éternellement ! »

« P. GERMOND. »

TAITI.

COMPTE RENDU DE LA FÊTE D'INAUGURATION DE L'ÉCOLE PROTESTANTE FRANÇAISE DE PAPÉÉTÉ, PAR M. ATGER.

« Notre nouvelle maison d'école a été inaugurée le 17 septembre dernier. De nombreuses invitations, et l'intérêt qu'inspire naturellement l'ouverture d'un établissement de ce genre, avaient attiré à cette cérémonie un concours considérable de personnes sympathiques. Un local de plus de 24 mètres de long sur 10 de large ne pouvait contenir la foule empressée. Beaucoup d'indigènes, et même d'Européens, restèrent dehors, sous la véranda, dans les cours, ou se retirèrent faute de place. Des drapeaux, des fleurs, des feuilles de palmiers, disposés avec goût, décoraient le nouvel édifice. A un bout de la salle, des fauteuils avaient été réservés pour la reine Pomaré, le Commandant commissaire impérial(1), Mme la comtesse de la Roncière, l'ordonnateur et le directeur des affaires indigènes. Plusieurs rangs de chaises, en arrière des fauteuils, étaient occupés par messieurs les officiers, les résidents et leurs familles. Sur l'un des côtés, siégeaient les membres du Comité pour l'encouragement de l'instruction primaire et M. Simpson, chef des cultes, venu exprès d'une île voisine pour nous prêter un concours actif. Des enfants, en habits de fête, des centaines d'indi-

(1) C'est le titre que porte le chef du gouvernement français à Taïti.

(Note des rédacteurs.)